

DOMINIQUE PETITJEAN

L'HÉBÉTUDE
DONT JE PARLE

L'HÉBÉTUDE
DONT JE PARLE

L'hébétude dont je parle

Avant propos

LES strophes de ces "RECHUTES"
que mon âme et mon esprit se disputent
ne sont que des fragments d'un seul et même miroir
dans lesquels tout un chacun peut voir
le savoir que je n'ai pas acquis,
l'amour que je n'ai pas conquis,
d'une vie que je n'ai pas saisie.

RECHUTE - I -

*Si mon "je est un autre"
alors le langage est un personnage
qui m'excède sur les pages
où j'écoute avec les yeux
la tonalité de sa voix
lorsque celle-ci me parle
dans le sillage de mes doigts.*

JOUR après jour, une fois le roman d'initiation à la vie commune refermé, je rechute et retrouve le lit blanc des pages dans l'attente que se trame sous ma main le désir infini d'un amour de loin dans des orgies impunies.

J'ÉCRIS à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie d'inscrire les impasses de ma vie dans l'horizon de cet oubli ce qui fait que sur la page vierge se retrouve, après que des saillies de mots crus y dédoublèrent ma psyché ambiguë dans des amours dépourvus de visage, le vide qui m'éprouve maintenant qu'assagie par le déclin de l'âge, s'y penche mon ombre que les humeurs de la chair n'encombrent.

LA page vierge qui, dans la lumière tranchante des jours où ne s'y décèle l'horizon d'un discours qui, des mots, justifierait le retour, absorbe l'attention de mon esprit dans la blancheur de son image jusqu'à réfréner mon geste d'écrire un cheminement lucide dans le vide, se change en un ciel de lit où des rimes aventureuses, décochées par le démon de mes nuits, reviennent planter dans mon sein les suggestions audacieuses de leur rencontres tendancieuses pour que ne fléchisse sous ma main le désir de l'amour promis qui transporte mon âme vers l'infini.

CAR, plutôt que de s'adonner aux plaisirs des corps qui consolent de l'acceptation de la mort, mon geste se limite à tramer avec des mots orduriers des orgies impunies qui prolongent, page après page, le désir infini de l'amour promis à une âme qui poursuit son voyage sans voir d'autres paysages que le ciel blanc des pages où ruisselle les mots d'encre noire que n'épuisent les outrages que ne censurent les raturages, puisqu'au long de mes âges mes amours sans visage s'effectuent sous l'emprise du langage.

AVANT que ne se concrétise une pensée savante sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier où se multiplient les engrenages des rouages du langage, hébété je dois attendre que le vide blanc de la page m'aspire à clarifier la vanité de mon verbiage, alors que c'est sans peine que s'écrivent les envolées de mots obscènes de mes amours de loin qui emportent mon âme, les pulsions du corps accumulant tous les torts, loin des fusions charnelles où les liens qui s'y tissent ne sont éternels.

LE vide attracteur des pages blanches restant le même à l'infini, le travail exigé pour y maintenir le cheminement de mon esprit est décuplé alors que mon âme jouit s'en entrave dans son voyage des écarts de langage puisque le débondage des mots crus ne cesse de charrier, de pages immaculées en pages souillées, des désirs du cul jamais vécus d'un malotru.

DANS le dernier de mes âges où les mots de mes poèmes prolongent, après avoir épuisé la noirceur de mes songes, la trajectoire d'une profonde ignorance sur laquelle, depuis l'enfance, s'appuie mon insouciance, il me faut plier mon être au dicta de la lettre qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps pour que mon âme et mon esprit se rapprochent, la traversée des pages blanches réussie, du vide infini.

SI mon âme et mon esprit ne croyaient que, privés du vide blanc d'une page, ils ne se mouvraient dans l'espace comme la terre dans le vide de l'éther, la première ne volerait dans un ciel de lit où l'écriture des orgies impunies fortifie son désir de l'amour promis et le second, ne sachant sublimer les liens sensoriels du haut d'un ciel et pour que la rotondité de l'horizon ne soit une prison, retrouve dans le vide illimité des pages vierges l'inanité inspirante de son labeur dans la ronde muette des heures.

SANS l'aire vierge apprêtée des feuilles de papier recyclé la dextérité de mes doigts ne ferait à ce que la phrase nouvelle ne s'empresse de charrier les mots orduriers qui s'amoncellent pour que mon âme énamourée, emportée par les liaisons frivoles du langage, puisse voyager sur le lit blanc des pages sans que ne soit mis un point final à mes amours sans visage et pour que mon esprit qui poursuit le mot précis dans l'oubli puisse cheminer dans le vide illimité de l'aire vierge des pages sans s'écarter de la trace qui rapporte le silence d'une hébétude qui se prolonge tant qu'un agencement de mots qui dévoile une pensée, lui échappe.

MON geste d'écrire remanierait-il des phrases bringuebalantes aussi longtemps que le délié de leur déroulé ne m'enchanté si, sur ma page, ne se poursuivaient le voyage de mon âme et le cheminement de mon esprit, l'une emportée par le délire de ne jouir que du désir infini de l'amour promis et l'autre qui, dans la phrase obscure qui se structure à mesure des ratures, acquière un savoir sur le vide attracteur de l'espace où la pensée fugace finit par devenir perspicace dans les boucles de mots qui s'entrelacent.

BIEN que je ne cesse de buter sur le sens de mon errance sur les pages blanches nécessaires pour fixer des pensées passagères, l'ébauche que je relance acquiert une cohérence lorsque, rejouées par l'écoute de mes yeux dotés d'un métronome sourcilleux, les rimes isolées des envolées brisées opportunément se répondent dans l'allant d'une ronde pour sillonner le vide illimité de l'aire vierge des pages que se partagent mon esprit hébété dans la lumière tranchante et mon âme esseulée dans les nuits enveloppantes.

DEPUIS que je suis attentif à l'évolution de la forme à laquelle le contenu se conforme, les rimes qui s'entre-appellent pour relancer la ritournelle sur la force d'attraction créatrice du vide où se consolide le fil ténu des pensées biscornues, ne cessent de réclamer, pour que le miracle d'y croire se reflète dans une strophe polie comme un miroir, une page blanche de plus.

EMPÊTRÉ dans un salmigondis de mots que je rabâche sans que mon hébétude ne s'en détache, s'insinue néanmoins dans mon esprit que les rimes entendues dans des moutures distordues finiront par clamer une pensée bien vue sur le vide attracteur puisque perdure, sur chaque nouvelle page de l'ouvrage qui soutient que sans une expansion de l'éther ne s'étoilerait la matière, cette exigence de façonner du sens pour habiter les cieus depuis la mort de Dieu.

QUAND mon esprit se cogne, dans les relectures d'une écriture qui s'aventure dans le vide créateur de son futur, à des strophes cadencées avec des rimes d'écolier dont le signifié obtenu de leurs rencontres imprévues sur le moment m'époustoufle car ne fusant pas de mon souffle, mon ego blessé s'attelle aux mélis-mélos de mots qui sonnent faux puisque pour la phrase papivore à la recherche d'un accord en s'articulant sur des charnières sonores il n'y a, en dehors du vide de l'aire vierge des pages qui s'agrandit tant qu'une trouvaille de la lettre ne laisse entendre la vacuité de mon être, pas d'autre issue.

PRIVÉ de la connaissance qui permet de dérouler avec aisance les mots de cette évidence que ce n'est pas le passage du temps qu'il faut mesurer mais le nombre de pages vierges sacrifiées pour que la strophe ébauchée parcourt dans une suite d'accords de rimes sonores, du haut à gauche de la page blanche affrontée au bas à droite de la dernière page vierge sillonnée, la distance d'une pensée.

PUISQUE seules les pensées délivrées par les strophes concoctées avec les mots rabâchés de ma lubie sur le vide créateur de mon labeur compensent mon ignorance d'un véritable savoir dont je n'aurais qu'à prolonger l'histoire, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, le corps habillé de la tête aux pieds pour se faire oublier je martèle, comme le forgeron dresse le fer sur son enclume, la phrase retorse à l'allant de ma plume.

DÈS lors que je ne puis répondre à l'attraction du vide blanc de ma page avec les formules d'un savoir que l'amour promis a éloigné de mon esprit, sans ce désir de relire en des tours mélodieux les inepties que j'écris sur le vide créateur des cieux celles-ci ne deviendraient, alors que les mots que je brasse m'enferme dans une impasse lorsque la trace s'inscrit dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace du vide blanc des pages où, dès lors que perdure le silence de l'ignorance tant du sens n'ait été concocté par les mots qui s'agencent, des pensées lapidaires m'éclairent le temps d'un éclair.

MES yeux ne comprenant pas ce qu'ils voient sans l'entendre comme l'éther que j'inspire pour le nommer dans l'expire, l'aire vierge des pages s'agrandit autant qu'il le faut pour que les rimes entêtantes d'une tournure mouvante incitent mon esprit en attente d'une pensée percutante à s'aventurer plus avant dans le vide blanc de la page où m'immobilisent les silences d'une hébétude qui ne s'en détache car, comme l'enfant déboussolé pour être resté trop longtemps sage, c'est dans l'aire vierge de la page que je saisis dans l'écrit que se poursuit mon voyage dans le vide infini comme celui de notre univers dans la noirceur des nuits.

QUAND l'hébétude que j'endure me plombe au milieu des ratures d'une écriture qui ambitionne de circonscrire le vide illimité de l'aire vierge des pages dans une image sans raturage, pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes qui dévident le fil de la pensée en attente d'être nouée il me faut renoncer, entre les somnolences qui ponctuent les silences de mes insuffisances, à la prédominance de mon esprit sur la strophe qui s'écrit pour, en jouant les mots de mon quotidien dans un même refrain, donner un contour au rien.

QUAND alerté par mon idiotie, je reviens affronter les strophes de mon poème dont la concision est tendue à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, le motif discord de leur ressort que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici m'astreint à resserrer plus encore leurs déploiements retors car seuls les phonèmes rapprochés des rimes scandées qui animent la phrase qui s'imprime conduisent mes yeux sans dévier vers le cœur du vide des pensées visées.

MA prose étant déversée sans l'accompagnement intérieur d'une lyre il me faut relire pendant des années les variations d'un délire sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages où les pensées convoitées ne brillent sans que ne les vrille ma plume de pauvre drille vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts et, tant que de leur polissage n'affleure un savoir qui est beau, les moutures dissonantes des strophes oscillantes ne laissent mon esprit s'échapper du vide salvateur des pages blanches ni par le bas, ni par le haut.

ÉTANT donné que ne se figerait, sans le support des pages blanches, le flux volatile des pensées subtiles sur le vide créateur de ce poème où les rimes pauvres croisent les quelques riches pour tramer un ouvrage évidé comme le motif d'une dentelle autour de son vide originel, il s'en déduit que l'histoire de mon savoir n'est soutiré de ma mémoire mais des ajustages des rouages du langage sur l'écrivoire.

L'AMOUR promis ayant détourné mon esprit des études où s'accumulent des certitudes, il ne me reste comme seul avoir que l'aire vierge des pages où les mots s'ordonnent quand clairement ils sonnent, mais pour que les va-et-vient incertains de ma main ne soient définitivement découragés par les longues plages de silence d'une perpétuelle insuffisance j'œuvre à transposer, en restant à l'écoute de la rime habile à relancer un cheminement fragile, l'immensité du vide immobile dans une parole qui file.

LA strophe plus ou moins bien ciselée qui soutire mon esprit hébété de la blancheur de la page pour l'amener à s'aventurer plus avant dans le vide illimité en l'attelant aux couples de rimes sonnantes qui, par deux, s'avancent pour rentrer dans la danse, foutraque elle le resterait dans les déclinaisons successives d'une connaissance du vide qui introspectivement l'active si déjà ne se trouvait, dans le charabia simplet de son premier jet, une inconsistance génératrice de sens.

LE présupposé accepté que la pensée convoitée reste évanescence tant que celle-ci ne s'incorpore dans une métaphore évidente, ma tâche se limite à ce que les rimes badines des comptines dont la platitude des accordances modulait déjà une inconsistance éprouvée dès l'enfance me rappellent que le fil des pensées qui traverse mes âges ne se dévide dans des poèmes d'amour sans visage où dans une expansion de l'espace où s'inscrit la trace si mes doigts n'avaient appris à combler le vide blanc des pages où mon être attend, pour se connaître, le déploiement de la lettre.

MON geste n'a de cesse de relancer la phrase obscure qui s'aventure à rapporter l'attraction du vide créateur dans la fluidité d'une lecture, car c'est dans l'ignorance des subtilités délivrées par les strophes ciselées que mon esprit en souffrance poursuit son errance, et que se pose la nécessité du vide illimité où le flux des pensées virevoltantes se condense en des formules convaincantes, comme la nuit noire se constelle à mesure que l'attraction du vide originel aspire l'éther dans l'éternel.

LA pensée qui contente l'attente de mon esprit en souffrance je la dois aux pages vierges qui se multiplient en amont de la strophe claudicante qui reconduit mes yeux, par des détours laborieux, face au vide incommensurable qui offre aux rimes de seconde main le loisir d'y croiser leurs semblables en chemin, car la farandole des mots qui se lient ne se ressaisit de la folie de mon esprit que si se retrouve, dans une image parlante, le vide attracteur de la page blanche suivante.

DÉJOUERAIS-je l'hébétude qui se ressaisit de mon esprit quand, saturée de mots raturés, la page blanche sacrifiée ne délivre la pensée recherchée si le vide attracteur de la suivante ne restait dans l'attente d'une saillie délirante, et comme la spécificité de mon art est de permuter les mots qui se bousculent tant que la rime qui zinzinule ne les module il arrive, tôt ou tard, que s'entende dans une formule concise la persistance de mon hantise que ma bêtise ne s'éternise dans un vide qui serait infiniment plus attracteur que créateur.

PAS un jour ne passe sans que je ne griffonne les quelques rimes qui sensément ne résonnent que si joliment elle sonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la strophe imparfaite qui boucle dans ma tête sans que celle-ci ne s'arrête sur le phrasé mélodieux qui réjouit l'esprit curieux d'entendre avec les yeux que sans l'éther froid des cieux ne s'épuiserait le feu des astres furieux, car seule la cadence régulière des stances d'une ronde embrasse l'immensité du vide d'où ne s'échappe le monde.

PRESSÉ par l'inquiétante barre de nuages noirs qui rapproche l'horizon je marcherais encore d'un bon pas si je ne cherchais dans ma besace papier et crayon pour conserver la trace des rimes pugnaces de la strophe bavasse qu'un tour nouveau disloquera bientôt, car ma prétention de poétaillon est de débiter en vers le vide originel qui englobe l'univers.

POURQUOI m'arc-bouter le dos au vent pour enchaîner, sur un bout de papier défroissé, les rencontres stimulantes de rimes percutantes qui martèlent qu'une pensée perspicace ne se déploie sans le support vierge d'une surface comme pour l'astre en combustion qui se déplace dans le vide de l'espace, et d'autant plus que je dois, pour que mon verbiage boucle sur des tournures de phrases correctes, affronter pendant des années des cascades d'échecs.

QUE sur le bout de papier saturé des mots qui échouent à atteindre la quintessence d'une pensée sur une surface limitée où se combinent les rimes qui par deux platement s'expriment, mes yeux restent alors privés d'entendre la raison du pourquoi que sans une expansion de l'éther ne s'agrègerait la matière en des éléments divers, et c'est avec les fragments tronqués d'une strophe désarticulée que délayent les premières gouttes qui au vent s'ajoutent que la formule boîteuse d'une pensée prometteuse, sur un chemin sans abri, me laisse sans parapluie.

LES rimes décochées dans tous les sens pour atteindre les contours du vide où l'univers réside, de les avoir notées sur un bout de papier délivre mon esprit de sa folie de lutter, en affrontant une pluie d'hiver que renforce un vent contraire, contre l'oubli de la formule qui postule que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, l'expansion de l'éther qui s'accélère ne contraindrait les nuages de poussière à s'agrèger en des astres de feu qui se consomment aussi vite qu'à son échelle une étincelle.

IMBÉCILE heureux d'avoir égrainé, sur un bout de papier, les rimes entêtantes de la strophe balbutiante sans savoir à quelle compréhension du vide attracteur celles-ci aboutiraient car c'est dans l'après-coup, pour sortir de la boucle de mots dont le tournoiement incessant rend fou que se dénoue, avec les plus entraînantes des rimes chantantes, la pensée triomphante qui postule que le vide attracteur est créateur de l'évolution de la matière qui se consument dans l'éther jusqu'à l'heure où, n'étant plus constitué de corps en mouvement et dépourvu de chaleur, l'univers ne meurt.

L'ASSERTION que l'accélération de l'expansion de l'éther poussiéreux où s'agrègent les astres de feux n'est due à la violence du souffle de l'apparition de l'univers mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, la dois-je à l'aire vierge des pages qui encourage les engrenages du langage ou à la strophe qui se fredonne à mesure que joliment sonne la rime d'antan qui décide du cours des mots suivants.

LES strophes déroutantes de cette théorie délirante d'un vide créateur n'ayant comme seul intérêt que leur bel attrait, ce n'est qu'une fois que leurs rimes trébuchantes, transmues en des sonnantes, carillonnent là où mes yeux s'égarèrent de ne pas entendre la musicalité de leur retour là où, dans leur parcours, ils la comptaient, que mon esprit démuni s'approprie, le redoublement des phonèmes consolidant le signifié mouvant du poème, le vide blanc de la page comme toile de fond de sa déraison.

RESTERAIS-je à écouter le remplissage de l'aire vierge des pages dont le vide s'agrandit à mesure que s'y déverse l'embrouillamini de mes inepties si, dans l'échange qui ne s'arrête entre le vide blanc de la page et la vacuité de mon être, des rimes guillerettes ne s'accordaient sur une musique simplette qui, en jouant la cacophonie de ma lubie où les sons entendus confirment la venue du sens attendu, donne un tour plaisant à la folie qui ravit mon esprit.

AVEC la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau je déjoue les rimes badines des strophes cabotines qui glissent vers une humeur chagrine qui sonne faux car j'aimerais, avant que chacune dans l'oubli ne se taise, que la musique en mode mineur des accords phoniques de la langue française qui accompagnent la dérive de mon esprit dans le vide des pages blanches qu'il n'esquive, plaisent.

DÈS lors qu'une page blanche permet aux vingt six lettres de l'alphabet d'étaler la durée persistante d'une hébétude pesante qui autrement resterait diluée, sous mes yeux, dans le vide silencieux, je cisèle avec un stylet la strophe déroutante qui devient, ses iambes rythmés à son avantage, suffisamment entraînante pour que mon esprit ne reste à questionner le vide blanc de la page pour s'avoir si celui-ci s'expand d'autant que mes délires s'en inspirent ou que l'ouvrage se referme sur un langage dont le bricolage des rouages anime son voyage qui ne sort, en bouclant sur lui-même, du vide de l'espace infini.

SANS cette inquiétude que mon hébétude ne se détache de la blancheur de la page si mon geste ne transpose l'attraction du vide qui s'impose, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que ma main les agence comme je pense alors que c'est aux rebonds des phonèmes que l'écoute de mes yeux se raccroche quand la déclamation s'effiloche, si bien que le cheminement de mon esprit ne se poursuit que si mes imbroglios de mots de poétereau s'accordent, allegro moderato, sur un tempo.

SUR le quai déserté où mon poème m'entraîne pour que j'y entende des strophes dont les iambes sont dépourvues de la bonne cadence pour défiler avec aisance, je raboute l'embrouillamini de leur cacophonie en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés, mais comme ceux-ci ne s'alignent à mesure dans une phrase de fière allure que lorsque les rimes repassent en rythme par deux devant mes yeux, combien de fois vais-je croiser les mots enrôlés pour affronter le vide insondé qui, de la page blanche et de moi-même, est devenu le même depuis que le chant des phonèmes ne les dissocie dans un poème.

TOI lecteur fatigué de mon verbiage, tu perçois si bien que la beauté d'aucun paysage ne distrait mes yeux de la page où les fragments musiqués de la strophe désaccordée ne trouvent la clef qui module le vide illimité dans le délié d'une pensée, que je t'entends me suggérer, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs à l'autre bout du vent.

COMBIEN de fois vais-je sourire de laisser le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris et de ne plus me voûter pour cueillir le mot précis qui clarifie la pensée poursuivie par mon esprit démuné qui attend, faute de s'arc-bouter sur un savoir acquis, que l'agilité de mes doigts réussisse à enchâsser dans une formule ciselée le vide illimité des pages blanches affrontées.

MAINTENANT que se dérobent à mes yeux
dans l'ultime strophe de ce poème prétentieux
dont l'inachèvement me repose,
les volutes raffinées de la tournure esquissée
pour distiller le parfum discret de la rose
qui, avec la dernière rime butinée
sur une ramure rouillée,
se serait éclose,
de ce temps emporté par le souffle du vent
je dispose
pour qu'aux habitudes de mon hébétude
s'impose,
sans ancrage sur une page,
de vivre l'éphémère
dans le vide de l'éther.

poème relu et modifié, le mercredi 11 mars 2026.

RECHUTE - II -

*Si mon "je est un autre"
alors le langage est un personnage
qui m'excède sur la page
quand, dans l'acte d'acquérir une pensée,
les circonvolutions et les lacis
se font en-dehors de mon esprit.*

PLUS j'écris moins je suis et quand bien même, aventuré dans un poème, délesté de mon corps je me réjouis d'embrasser des phrases jolies, vient que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les méandres éclusés de mon esprit.

SI je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébétude me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance.

BIEN que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose.

COMMENT approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu près de son contenu.

SANS les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la pensée issue d'une tournure imprévue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égaré à les chercher hagard.

QUAND tarde à émerger de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote dans des phrases en loques les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'invéraisemblances en incohérence par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit.

L'HÉBÉTUDE privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps qu'une formule abstruse sur une pensée diffuse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis, à la première rime, s'arrime.

DE page en page mes yeux restent à l'écoute des strophes que je raboute jusqu'à ce que mon esprit ne doute de la dernière pensée consolidée avec des rimes redoublées coûte que coûte.

LES pensées redondantes qui supplantent une hébétude prégnante pour enrichir l'histoire d'un savoir sur le vide créateur de mon labeur ce n'est pas à la sagacité de mon esprit que je les dois mais au travail de mes doigts car sans le brassage et le raturage des mots qui ne cessent de s'ajouter à la formule alambiquée, la pensée contenue dans la tournure obtenue, n'advierait.

UNE fois le silence de l'hébétude dépassé et que mon esprit part à la rencontre d'une nouvelle pensée sur le vide créateur de mon ouvrage, celle qui s'ajoute à mon radotage n'en n'est plus une, car c'est avec le même trousseau de mots que s'étire la phrase dans tous les sens jusqu'à ce que s'articule cette évidence que, privé de la page nue inhérente à sa venue, le contenu saugrenu de la forme obtenue me resterait inconnu.

À mes heures d'écrivain mes doigts doivent leur labeur au vide attracteur, car sans l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé ne se prolongerait, pour le survol d'une lecture, le flot sans fin d'une écriture canalisée par les ratures.

QUAND bien même la brillance de la tournure de la phrase qui se déploie, aiguillonnée par la rime libérée de la métrique d'autrefois, ne durera au-delà de sa lecture, l'inquiétude perdue dans mon esprit que mon geste, qui cherche à capturer dans une tournure élégante une pensée mouvante sans que ne jaillisse un trait percutant des moutures décevantes, ne surmonte les raturages d'un verbiage auquel manque le silence d'une césure pour habilement conclure.

À défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté il me faut attendre, pour que dans le polissage fastidieux d'un radotage ennuyeux advienne un trait d'esprit au-devant de mon esprit qui s'en saisit, que toutes les rimes entêtantes de la phrase mouvante chantent le contenu subtil qui se profile sous mes doigts qui prolongent la venue de la pensée méconnue tant que l'écoute de mes yeux ne la voit.

LA forme concrète de la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête je tourneboule la phrase indécise autant de fois que sa tournure n'ait acquise cette célérité ondulante qui sourit au dilettante puisque ce n'est qu'au terme d'une mise en mouvement des rouages du langage où la rime rythme la cadence de la pensée qui s'avance, que les mots entendus dans un assemblage inattendu délivrent le minimum de sens d'une bête persévérance dont s'ébahit mon esprit ébaubi.

C'EST constamment que mon esprit reste dans l'hébétude de ne pas connaître par avance le propos judicieux sur le vide créateur de la page blanche où, pour satisfaire l'écoute sourcilleuse de mes yeux, des rimes chantantes s'accordent sur la cadence sur laquelle s'avance cette évidence que privé de l'aire vierge des pages sacrifiées ne se concocteraient des formules abstraites dont le minimum de sens récompense, hors de ma tête, les coups de butoir de mon ignorance.

MON hébétude ne serait-elle que d'ignorer les pensées articulées lorsque judicieusement se croisent mes rimes d'écoliers, car c'est avec les années que je dois compter pour que l'activité de mes doigts mette en relief la blancheur de la page qui absorbe mon esprit quand celui-ci ne retrouve dans l'oubli le mot clef dont l'absence produit le récit qui s'ensuit puisque c'est de ses longues plages de silence que surgit l'urgence de broder du sens.

COMME les traits de mon visage ne se réfléchissent dans le miroir qu'après avoir traversé l'espace désencombré du couloir, l'hébétude qui persiste dans ma tête ne se détache de la blancheur de la page que lorsque les mots qui étonnent à mesure qu'ils s'ordonnent rapportent les efforts de mon esprit à s'extraire du silence du temps qui passe pour retrouver la trace de sa vacance dans l'espace.

ARRIVÉ à l'âge où il me faut attendre, avant que la dextérité de mes doigts ne remette en mouvement les rouages du langage qui enferment mon esprit dans une cage, qu'advienne la nécessité de rompre le silence qui s'installe quand, dans une strophe bancale, les rimes encloses ne s'imposent pour que, sous mes yeux, ma déraison qui se déplace dans l'espace en suivant une trace puisse y avancer au mieux.

LA trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant à l'hébétude du vieil âge qui fourrage dans le verbiage pour trouver une issue au propos confus d'un impensé diffus qui évolue vers un savoir acquis sur l'espace conquis du papier vierge requis, si bien que je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre pour qu'une moitié s'en aille quérir, sur une page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre.

AVEC les mots de la phrase à venir qui sont les mêmes que ceux de l'enfant qui, n'apprenant pas ses leçons, acquérait la connaissance intime du silence de ne pas savoir répondre aux questions, je reste privé de la sagesse de la paresse de rester à l'écoute du vide blanc de ma page sans que n'advienne le raturage d'un verbiage chronophage car je ne puis recouvrer la mémoire effacée qui inspire l'histoire de mon savoir sans que ne se prolonge la trace que seule n'efface l'audace d'affronter le vide silencieux de l'espace.

COMME les à-coups du rabot dans les mains de l'apprenti instruisent la mémoire du savoir transmis, ce n'est qu'en revenant sur les maladresses et les facilités de la paresse que ne sanctionne l'aire vierge illimitée des feuilles de papier achetées en quantité que la phrase farfelue que j'affute tant que sa pensée superflue ne percute l'attente de mon esprit que le geste d'écrire un délire qui ne me vient dans l'expire déroule l'image immobile du vide blanc de la page dans le flux temporel du langage.

DÈS lors que ce sont les gestes de tailler le silex qui sculptèrent notre cortex et que c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, hébété je le reste tant que sous mes yeux ne se concrétise, pour autant que des rimes balisent l'espace de la page où l'étalement de ma bêtise devient doctement concise, la pensée dont la célérité du trait ne rapporte les étapes du trajet parcouru pour arraisonner la dérive d'un esprit hébété dans le vide illimité.

MA plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébétude étouffant ma voix, que de requérir la surface vierge des pages pour relancer les mêmes mots qui, dans un ordre nouveau, donnent du sens aux silences de mes ignorances, tout en ne perdant pas de vue que les pensées venues dans des tournures de phrase imprévues situent sur l'échelle du vide, entre le point blanc de la page le plus infime et l'espace infini où l'univers s'abîme, le vertige de mon esprit.

DE la bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit en souffrance quand lui échappe le mot rebelle des phrases bout de ficelle auxquelles je m'attelle jusque dans les recoins des pages, ne m'en sort que l'effort de rimer les mots bouche-trous tant qu'une pirouette cacahuète ne dénoue le fil d'une pensée floue de bout en bout puisque c'est une avalanche de pages blanches qui m'a amené jusqu'à cet âge où seul compte l'achèvement de l'ouvrage entrepris pour palier avec mes doigts les insuffisances de mon esprit.

DÈS lors que ma plume ne capture, ni ce que je pense, ni ce que je dis, mais l'allégorie qui s'écrit, ma tâche se résume à ce que la rime ergotante démêle dans une tournure savante l'imbroglio de mots accumulé par le poète ballot de s'entêter à attendre, quand un mot lui échappe et que l'hébétude le rattrape, que l'aire vierge de la page ne remette en mouvement un récit convainquant sur l'attraction créatrice du vide dès lors que de nouvelles pensées ne complètent mon savoir tant que les pages blanches dévolues pour faire du vide un contenu n'aient été parcourues.

PLUTÔT que de laisser la blancheur de la page engloutir la tentative d'en détacher une pensée je lance des poignées de mots autant qu'il en faut, le pertinent faisant toujours défaut, et comme c'est sans posséder un savoir notoire que se concocte cette histoire de l'attraction créatrice du vide, l'aire vierge des pages est devenu l'espace illimité où les raturages ne découragent mon esprit que puisse clairement s'entendre cette partition qui s'élabore à mesure que s'y ajoutent les rimes sonores qui scandent les phonèmes en or pour trouver, crescendo, un accord.

Bien que seules les rimes dont j'ai l'usage décident des mots à venir pour défricher un passage dans le vide attracteur des pages aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale que ne peut briller une pensée originale dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur nombre de pages blanches, que j'en acquière l'adresse.

QUE le vide attracteur de l'aire vierge des pages ne devienne plus le créateur de mon labeur et que, ma déraison privée de cet horizon, mes yeux ne cherchent plus à entendre les rimes qui organisent les phrases imprécises qui s'enlisent dans la bêtise, sur la nouvelle page blanche prête à engloutir la volition muette de mon esprit lorsque les mots ne le précèdent plus vers la pensée poursuivie je prolonge, de surprise en surprise, cette hantise.

QUAND bien même des rimes opportunes se répondent parmi les mots dissonants d'une ronde pour nouer, devant moi, des pensées de bon aloi sur le vide attracteur des pages blanches sans lequel ma déraison ne pointerait vers une ligne d'horizon, un filet de voix susurre, entre les ratures de l'hébétude que j'endure, le regret de n'oser l'aventure en dehors de l'écriture.

RESSORTI du purgatoire du tiroir, l'argument abscons sur le vide créateur s'étire à nouveau sur l'écrivoire puisque, sans cette nécessité comprise de la page blanche requise, mes yeux ne seraient à l'écoute des rimes d'un autre âge pour clarifier les pensées de passage dont je ne perçois le message tant que les méandres de leurs avancées hésitantes n'acquièrent la fluidité stimulante d'une lecture réjouissante, et ces pensées sur le vide attracteur sont d'autant plus spéculatives que l'hébétude m'en prive.

AVANT qu'une pensée finement brodée sur le vide attracteur ne se balance dans une belle apparence d'un bord à l'autre de la page, la tournure imparfaite de la strophe abstraite qui valse autour du rien dans lequel je me tiens éprouve la sagacité de mon esprit résolu à ce que, à la rime orpheline de la belle alexandrine qui pérégrine, réponde la non-pareille à notre oreille qui, dans une pirouette qui retombe sur l'absence du bon mot attendu, audacieusement conclut.

SI la strophe désarticulée ne restait sourde à la controverse qui prétend qu'un énoncé tâtonnant ne peut, au gré des phonèmes qui scandent le poème en retombant sur les mêmes, cueillir une pensée qui ne soit déjà fleurie dans votre esprit, l'agencement des fragments dispersés des moutures inachevées ne concocterait la formule abstraite qui reste absente de ma tête tant que, en réactivant mon geste, les rimes croisées ne la dressent dans le vide affronté des pages blanches où le temps me presse.

QUAND l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli, la nuit venue, de la strophe décousue, l'acuité de mes yeux faiblit au point de ne voir se clarifier dans des tournures spiralées les méandres divaguants d'une pensée, si bien que m'abandonne le courage de perpétuer l'ouvrage où l'enchaînement des mots s'anime pour autant que s'avèrent fécondes les rencontres arrangées des rimes, car le vide créateur que j'entrevois ne se conçoit que si le travail de mes doigts parle à ma voix.

ANTICIPANT votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase du lieu commun que le savoir de l'esprit précède les acquis de la main qui parasite la connaissance que j'acquière par moi-même dans le polissage du poème lorsque m'apparaît, au terme de mon geste, à travers la trame tissée des mots qui restent, la fibre nacrée de la feuille de papier apprêté pour absorber le filet d'encre noire du bruit de roulis de mon idiotie.

QUAND, dans un sursaut d'énergie qui rompt le mutisme de mon esprit qui, après s'être évanoui dans la blancheur de la page, imperceptiblement s'est assoupi, mes doigts s'attèlent aux embardées d'une plume qui ambitionne de transposer le silence persistant d'une hébétude dans la musicalité d'une étude si bien que, dans le pataquès qui s'accumule dans ces moments où j'affabule, les rimes qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule pensent pour moi.

COMME les éléments d'Euclide se dessinent dans un espace vide, le trait lumineux d'une pensée sur le vide créateur apparaît sous mes yeux que si les mots décrivent à mesure qu'ils m'arrivent la distance nécessaire pour que, dans le contenu de la strophe obtenue, s'inscrive le vide des pages nues si bien que, si ne s'enlace une pensée perspicace aux mots qui prolongent la trace, l'hébétude morose qui s'interpose entre l'aire vierge des pages et les errements d'une prose, dans ma tête de poète qui s'entête à obtenir un idiome démonstratif d'un fatras rébarbatif, définitivement s'impose.

LA phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que dans sa mémoire ne se cogite une formule solide sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui permute sans relâche sur sa page les mots qu'il rabâche jusqu'à ce que, une fois que la ligne de mots déployée sans stance ni cadence ait été reprise par la rime qui mise sur son emprise pour la clore dans une tournure concise, soit récompensé l'effort de mon esprit à ce que s'étire au-devant de lui une pensée compréhensible le plus loin possible dans un vide qui, une fois la page tournée, reste illimité.

COMME la strophe survenue reste superflue tant que son contenu farfelu ne dépasse le savoir attendu, les fragments gauchement griffonnés dans le vide attracteur s'agencent judicieusement dans le geste qui les reprend dans le vide créateur de la tournure adroite si pour mon esprit, qui progresse sur des pages blanches sacrifiées jamais comptées où les mots en perpétuelle attente de trouver d'autres mots à leur convenance pour maintenir la cadence d'une errance dans le vide illimité, l'espace à parcourir n'est point trop grand.

UNE fois dépassée l'hébétude de mes habitudes et que l'hardiesse l'emporte sur la paresse, s'intensifie alors le raturage des banalités que ma prose naïvement propose, mais comme le balisage de l'aire vierge des pages par des pensées clarifiées s'effectue pour que mon esprit puisse cheminer sans s'égarer dans le vide illimité jusqu'à la dernière concoctée je ne peux, bien que me presse le dernier de mes âges de mon voyage dans l'ouvrage, sauter une page blanche pour avancer.

SI, d'attracteur, le vide de la page ne devenait créateur de l'évolution de la trace par où l'écoute de mes yeux repasse, le fatras de mon premier jet ne se donnerait pour objet, puisque l'effet recherché dans la banalité d'une prose ne s'impose que lorsque la vieille rime que j'ose en devient la cause, de dévaler ma page blanche autant de fois que ne se love dans une tournure de phrase subtile la pensée intranquille d'une vie penchée sur l'écritoire puisque seuls les mots qui s'écrivent à l'encre noire m'inscrivent dans une histoire.

UNE fois encore repasse cette heure tardive où je finis par oublier la finalité de la phrase décousue qui boucle dans ma tête à la recherche de l'accroche perdue de son début, alors m'agite la panique de ne plus m'échapper de l'entonnoir du non-savoir au point que, bousculant ma chaise, mes jambes se jettent nerveusement dans des allers et retours devant la pendule du vestibule qui égrène la solitude pour, une fois l'espace délimité et le temps apprivoisé, me figer dans un quart de tour devant le miroir qui me renvoie la silhouette desséchée d'un âge avancé si bien que, bouleversée de me voir hébété de la tête aux pieds, la voix timbrée de mon souffle me rappelle qu'elle a mémorisé pour les offrir à l'écoute les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en dehors de l'écriture, mais avant de me réciter le dernier su, ma folie se double que mon esprit ne se mouvra désormais, car ne percevant plus les mots noirs tramer sur ma page une histoire à tiroirs, que dans le passé figé d'une vie fantasmée sur l'écritoire et que, sur des jours qui ne seront plus écrits, tombera la nuit éternelle de l'espace infini.

QUE les gestes sonores de ma main n'explorent plus le chemin blanc des pages suivi par mon esprit quand, de son hébétude prégnante, l'en soustrait la démarche élégante de la phrase entraînant et que ne s'efface le reste de mon corps pour que s'élabore, dans le déploiement d'une trace, une aventure qui me dépasse alors je souffrirai, la rime pauvre ne glanant plus le vide salvateur de l'aire vierge des pages pour l'offrir en partage à l'improbable lecteur qui voyage au long d'un ouvrage où ma plume ne reste longtemps sage, d'être privé de polir les strophes à venir où brille le délire de l'éternel désir de l'amour promis qui enflamme mon âme ou les immanentes qui replongent mon esprit dans un éther infini où les astres en feu retournent au rien sans Dieu du vide.

SAUTANT d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui exige que je jongle comme naguère le trouvère avec les rimes du dictionnaire afin que au rythme des trouvailles de leurs accordailles puissent se poursuivre, de page en page, pour mon âme un vol qui ne touche le sol et pour mon esprit ballot de progresser péniblement à la traîne des mots, et comme le vide illimité ne peut être parcouru sans qu'il ne soit balisé par des pensées bienvenues bienheureux je traverse, pour autant que l'aire vierge illimitée des feuilles de papier ne vienne à manquer aux cascades de rimes chantantes qui maîtrisent le flot agité des mots déversés, le brouillard de mon hébétude à gué.

poème relu et modifié, le mardi 10 mars 2026.

RECHUTE - III -

*Si mon "je est un autre"
alors le langage est un personnage
qui m'excède sur la page
lorsque s'échafaudent des pensées
sur des morceaux de bribes
que je ne cesse de remanier.*

« CELUI qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». — Platon - Phèdre - 278e

PEUT-ON sourire de lire l'enfer d'une vision sans avenir où nous enferment les "LOIS" d'une "RÉPUBLIQUE" écrites par le philosophe qui, assis à la place du roi, gouverne cette cité idéale de citoyens encadrés par des gardiens armés, alors qu'en est chassé le poète dont les dithyrambes s'inspirent, non pas de la rigueur des règles académiques des concepts auxquels les grégaires se soumettent car les inverser ne s'effectue sans être soi-même retourné, mais des délires des buveurs d'élixir.

ALORS que Socrate répète aux jeunes Athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de son embarras, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique, le plat développement d'une écriture logique.

CONTRAIREMENT au rhapsode qui enchaîne à la volée, pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, les épisodes les plus édifiants de son épopée le roi-philosophe, dont l'académie repose sur les invariants de la géométrie, étage sur sa page les plans d'une cité pour des citoyens qui seront cloisonnés suivant leur degré de conversion aux lois écrites d'une république composées de collages judicieux de dialogues laborieux découpés et tournés dans tous les sens pour en extraire l'efficience d'une immuable gouvernance.

QUE les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre d'eux-mêmes projetée par une lanterne sur les parois d'une caverne comme aujourd'hui sur les écrans modernes, ne s'en diffère le poète dont l'esprit divague au gré des fadaises d'une métrique bancale tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une allégation originale.

À la différence du philosophe qui, en hybridant les racines des mots, génère de nouveaux concepts dont la logique qui les soutient renverse les préceptes anciens, poétaillon ma plume sillonne inlassablement l'aire vierge des pages dont le vide infini m'inspire à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens ne se découpent en vers.

POUR que lecteur perçoive, entre les lignes d'une prose aventureuse endiguée par la rime scrupuleuse, le vide blanc de la page dans lequel je m'absente quand aucune pensée ne se présente à mon esprit qui se concentre, j'extrahis de la montagne de charabias sur le vide attracteur où ma raison s'enlise des tournures de phrases concises qui fractionnent l'étalement de ma bêtise en de subtiles vantardises.

SI, en amont de mon effort de vouloir combler l'aire vierge de la page avec une formule irréfutable sur la force d'attraction du vide inépuisable ma plume pataude marque le pas puis, pour ne rester privé de la pensée ignorée avant qu'elle ne soit formulée, en aval de l'embarquée de mots dont le méli-mélo s'ordonne dans une tournure finaude j'ai de l'esprit, alors le vide blanc de la page qui épuise mon attention se transforme, par orgueil et prétention, en une ligne d'horizon.

CONTRAIREMENT au philosophe qui consolide avec sa plume savante des concepts arides, le savoir de mon grimoire résulte de la transposition de la blancheur étale des pages en un vide à parcourir pour parvenir à écrire les silences des insuffisances de mon esprit dont je voudrais me guérir, car ce qui importe ce n'est pas d'engranger un savoir sur l'aire vierge des pages qui permet de permuter les mots qui ne s'entendent, mais que ma main ne perde en chemin les va-et-vient sonores de son entrain.

LA surface de la page blanche où l'hébétude de mon esprit ne cille resterait figée dans le temps comme un cadran d'horloge sans aiguille si, une fois le ressort de cette métaphore débloqué, les rimes qui sonnent aux heures où ma plume déraisonne n'égrainaient le silence de mon esprit en souffrance de la pensée qui lui échappe tant qu'une trace n'ait délivré celle-ci en parcourant l'espace, si bien que c'est dans une logique étrange que des pensées lucides sur l'attraction créatrice du vide, s'engrangent.

DE temps à autre, alors que derrière les plis lourds du rideau de mes oublis s'effacent l'or et le givre de la dernière saison de ma vie, ma plume intrigante parvient, en s'appuyant sur les mots de mon soucis que s'ajoute de l'inédit à la phrase dont la tournure varie, à surmonter l'hébétude qui entrave mon esprit dans sa volonté de sonder le vide illimité qui m'opprime si la force de son attraction n'est, sur ma page blanche, bordée avec adresse.

PUISQUE le vide infini de l'aire vierge des pages ne se perçoit, après moult collages des fragments d'un verbiage, qu'au travers de la transparence d'une image qui reste la même en se multipliant sur elle-même il me faut, pour qu'une pensée blanche se détache de la blancheur de la page, retrouver dans le sillage de mes doigts la distance parcourue par la phrase obtenue de n'avoir en vue, depuis son début, que le vide attracteur des pages blanches comme contenu.

LA bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit lesté par son insuffisance serait illimitée dans sa croissance si je ne devais marquer le fait, contrairement à la vanité du sage qui ne veut laisser de trace de son passage comme l'astre solitaire qui tourne en rond dans l'éther, que le vide de l'espace qui permet le prolongement de la trace par où l'esprit repasse pour, une fois que les mots attendus sont clairement entendus dans une phrase facilement lue, dépasser le temps dans la fulgurance d'une pensée qui, entre mes doigts, ne passe que si idiotement je m'efface.

SANS cette aventure dans l'écriture où le geste de la main précède l'esprit qui s'approprie les pensées bricolées en chemin, n'advierait la nécessité de sacrifier nombre de feuilles de papier pour rapporter la dissolution de l'acuité de mon esprit dans la blancheur d'une page, et quand bien même sont farfelues les allégations obtenues pour jalonner le cheminement ténu d'une absence de contenu dans le vide infini, leur redondance contrebalance la persistance de la profonde inconnaissance qui m'est familière depuis l'enfance.

PAREILLEMENT à la belle attitude de l'enfant qui, pour masquer son hébétude, clamait à tue-tête dans l'admiration de toutes les connaître des comptines sans queue ni tête, aujourd'hui où mon esprit rechute dans l'écriture pour s'éclairer d'une lecture, s'accumulent des imbroglios de mots qui, pour contourner la pensée blanche qui émerge de la page blanche, enchaînent sur le vide de l'éther où se consume l'univers quand ce n'est sur les désirs de la chair qui mènent en enfer.

COMME le silence de mon insuffisance perdue aussi longtemps que la page blanche reste vierge de mon délire de la recouvrir avec une image lisible du vide, je trompe l'hébétude qui s'est diluée dans la blancheur de la page avec les mots usés de mon radotage qui affrontent la pensée blanche qui s'impose quand d'aucune autre je ne dispose pendant les heures passées sur l'écritoire où, dans mon esprit, l'effort de penser est noir tant que le savoir illusoire d'une formule incantatoire ne comble ce désespoir.

ENTRE le moment où mon hébétude se complait à se dissoudre dans la blancheur de la page et celui où les va-et-vient de la main enchaînent les mots de dupe qui se disputent le vide blanc de la page d'où émerge la pensée blanche qui ne varie ni ne flanche, il me faut inlassablement revenir sur la tournure alambiquée de la phrase bricolée puisque d'échouer à l'écrire entretient mon délire de poursuivre la pensée absente qui hante mon esprit qui, en dehors de l'écrit, ne la saisit.

LES images sans raturage des pensées blanches déjà engrangées ne me sont d'aucun soutien quand dans l'hébétude je me tiens car seules les rimes jumelles qui s'entr'appellent dans la virtuosité d'une ritournelle parviennent à ce que résonne, dans la chambre d'écho de mon cerveau, le vide blanc de la page dans lequel se fond mon effort de saisir la déraison de ma vision, et de m'enorgueillir dans mon geste d'écrire, captivé par le bruit d'engrenage des rouages du langage, d'être l'idiot manipulé par le fil des mots.

C'EST dans le geste de penser par moi-même en écrivant des poèmes que le vide infini s'est imposé à mon esprit qui ne chemine sur l'aire vierge illimitée des pages sans y être précédé par la répétition des phonèmes de la prosodie qui me poursuit dans l'écrit si bien que, dans mon attente qu'advienne la tournure musiquée qui convienne, la pensée blanche qui recouvre la page blanche sur laquelle je me penche et qui, dans une image qui résiste au langage, influe sur la venue de l'inanité contenue par la strophe obtenue, c'est sur elle que mon esprit s'appuie pour affronter l'infini.

FACE à la blancheur indifférenciée de la page que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en égrène les premiers, que l'hébétude prégnante de mon esprit soit entièrement contournée par une ronde de rimes enfantines qui entraîne le poète pataud à consigner noir sur blanc, avec la dernière rime qui resquille pour arriver la première à la fin de la ligne, la durée pesante de la pensée absente.

COMME ce n'est pas ma voix mais la dextérité de mes doigts qui module le souffle du verbe qui vous esbroufe, c'est dans le vide attracteur de l'aire vierge des pages que perdure cette aventure dans l'écriture où mon esprit compte sur l'entrain de ma main pour piocher, dans l'étalement fastidieux d'un radotage prétentieux, les rimes qui vous enchantent lorsque la dernière s'entend avec les précédentes si bien que, si l'une d'elles flanche, la pensée blanche que les mots ne tranchent efface, en enluminant le vide en attente de la page suivante, la vanité du temps perdu à quêter un contenu.

Si mon geste d'écrire ne s'évertuait à dérouler le silence de la mémoire effacée de mon enfance qui me submerge quand j'y pense, les moutures de la phrase incertaine qui se dérobe à la peine du poète qui enfourne ses charentaises pour, sans lever le cul de sa chaise, remonter les années passées à déployer dans l'écrit la passivité de sa vie, ne cessent de ramener son esprit hagard au vide attracteur de la page blanche d'où il part, atteignant ainsi le sommet de son art.

DANS l'hébétude attendrais-je la mise en mouvement des rouages du langage pour déployer des pensées de passage avec les mots de mon bagage si, dès le plus jeune âge, je n'avais appris dans un long apprentissage le geste minutieux d'attacher les lettres par leur queue et d'aligner les mots sans accroc pour que, la page d'écriture réussie, la dextérité de mes doigts instruisse mon esprit.

CONTRAIREMENT aux savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite et n'ayant acquis la sagesse à ce que mon esprit se laisse submerger, dans la contemplation d'une page blanche, par le silence du vide qui ne change tant que son hébétude s'y mélange, vient le moment où mes yeux poursuivent de leur écoute la rime qui enchante la tournure mouvante de la phrase déroutante que ne rature l'irrépressible aventure dans l'écriture puisque l'aire vierge illimitée des feuilles de papier incite à déverser un délire pour ne perdre ses repères dans le vide à venir.

EST-ce raisonnable, pour dépasser l'hébétude pesante qui entrave mon esprit qui s'aventure dans le futur avec les élucubrations d'une écriture dont la facture obscure est déterminée par la texture des feuilles de papier apprêté, de comparer le vide illimité de l'aire vierge des pages avec l'expansion de l'éther d'où ne sort l'univers, et c'est ce chemin emprunté par la main qui amène mon esprit à affronter le vide illimité qui reste ignoré par le plumitif qui déroule son histoire dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace ?

SI je superpose, au carreau d'une fenêtre, la surface millimétrée d'une feuille de papier sur le ciel constellé et que la question se pose : pourquoi un univers grandiose ? Répondre que la grosseur d'un point varie suivant que l'espace du vide se réduit ou s'agrandit autour de lui, le dois-je à l'aire vierge des pages qui relance mon délire à mesure que l'horizon du vide se retire, ou à la strophe qui déraile pour retomber sur une trouvaille de sa rimaille.

BIEN que mon ambition soit que puisse se voir, dans le survol des strophes quasi les mêmes de ce trop long poème, le vide de l'aire vierge des pages qui recueille la trace qui fige dans l'espace la pensée qui m'échappe tant que ne l'attrapent des redoublements de rimes qui frappent, car sur la phrase qui progresse à mesure que mon geste ordonne différemment les mots qui restent et qui, devenue limpide dans une tournure fluide, soudain s'élance en emportant mon esprit qu'elle gauchit dans son raccourci vers l'immensité de l'éther où se perd l'énergie de la matière je suis, hagaré, constamment en retard.

COMME ce n'est pas dans ma mémoire que s'agrège la pensée évanescence qui plane sur l'écritoire mais sur l'aire vierge de la page quand vient l'heure que se déplie comme un ressort la tournure de la phrase qui se crée dans son essor dois-je attendre, pour que cette folle histoire du vide créateur ne finisse, que le vide blanc des pages où des ribambelles de rimes jumelles renouvellent des ritournelles de bouts de ficelle, se tarisse.

APRÈS avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, sur du papier acheté en quantité, je culbute la strophe imparfaite jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette hors de ma tête pour autant que la force d'attraction créatrice du vide, de la chute qui retombe sur le bon mot qui percute, en décide.

ALORS que dans l'expansion de l'univers le vide comble le vide plus rapidement que ne le fait la lumière, sur l'aire vierge des pages ne brille une pensée sur le vide attracteur qu'une fois que la dextérité de mes doigts ait pallié la lenteur de mon esprit à se saisir de la folie de la phrase qui s'écrit, puisque c'est à mesure que se répondent les rimes qui cherchent à embrasser la pensée profonde qui vagabonde au gré des mots changeants d'une ronde, que le vide de l'aire vierge des pages qui recueille les inepties dont se contente mon esprit et celui de l'éther où s'agrègent les évolutions de la poussière du monde, se confondent.

MON esprit poursuivrait-il son cheminement entre l'oubli et l'ignorance si l'aire vierge illimitée des feuilles de papier ne permettait de brasser les bribes accumulés autant de fois que les rimes sonnantes de la phrase redondante ne s'entendent pour délivrer, dans une tournure plaisante, la pensée stimulante sur le vide créateur auquel je crois dès lors que celui-ci laisse blanche les pages suivantes pour que, dans le vide qui s'accroît au-devant de moi, les engrenages des rouages du langage articulés par mes doigts, parlent pour moi.

JE soumets mon esprit au schème de ce poème où c'est le vide de la page vierge qui est l'attracteur de l'histoire qui vient enrichir ma mémoire quand est perçue, dans la forme qui évolue d'un énoncé confus, la pensée farfelue qui surprend mon esprit qui chemine, désorienté par les blocages et les dérapages des rouages du langage, au milieu des ratures qui réduisent la phrase obtenue à ne pas en dire trop sur la distance parcourue pour extraire du vide d'une surface un contenu perspicaçe.

EST-ce à mesure que le schème du poème s'affermit que le nombre de pages de l'ouvrage se multiplie plutôt qu'à la lubie du poète de remettre la mise en mouvement de son esprit à la force d'attraction de l'aire vierge des pages dont l'horizon se retire tant que s'effiloche le fil de la pensée dans son approche du vide illimité jusqu'à devoir réitérer le geste de relancer la phrase qui cloche, vu que les mots de mon délire ne me viennent dans l'expire mais dans le geste de les écrire.

DE la strophe que je pressure jusqu'à ce que de sa tournure émerge une pensée qui réponde au questionnement de mon esprit de savoir si, dans un univers dont l'espace cesserait de s'expandre et où, conséquemment, se figerait la course du temps, ma main privée des pages blanches pour affronter le flot des ratures entre lesquelles s'écoulent les méandres de l'écriture, continuerait de parler à mes yeux du vide poussiéreux des cieus où advient le merveilleux ?

ALORS que je suis incapable de boucler dans ma tête la phrase complète que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier il advient, comme pour l'enfant qui, plutôt que de s'astreindre à apprendre pour bêtement comprendre, préférerait combiner des solutions jusqu'à ce que l'une d'elles lui paraisse vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles qui s'accumulent pour la gloriole brillent comme des perles.

PRIVÉE de l'aire vierge des pages, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit qui est mû par un stylet qui talonne la pensée qui se façonne en substituant les deux derniers mots qui clochent par un troisième qui s'en approche, n'affronterait jusqu'à l'heure des matines le cheminement qui s'affine dans le vide attracteur qui amplifie son emprise sur un poète qui l'intériorise d'autant plus facilement que le songe, tissé par les rimes potaches qui s'amourachent, ne se détache du vide blanc de la page où mon esprit replonge.

BIEN que mon hébétude perdure une fois surmonté les ratures, mon esprit se soumet aux va-et-vient des tâtonnements de ma main puisque c'est dans le vide salvateur où les méandres de l'écriture y acquièrent un cours limpide, que le futur de mes pensées réside car plus encore que l'air invisible que j'inspire sur un pas encore valide, c'est l'aire vierge des pages qui entretient, dans le travail opiniâtre de la lettre, l'effort d'apparaître de la vanité de mon être.

LE voyage sur le chemin blanc des pages se rapprochant de la fin de l'ouvrage et mes mains ne sachant forger, ni faucille, ni marteau, ni labourer un paysage il ne me reste, dans le décompte de mes vieux jours, que l'écriture de phrases obscures qui s'aventurent à sonder l'éther où se perd l'énergie de la matière et, pareillement aux mouvements synchronisés des astres dans le firmament, mon âme et mon esprit se relaient dans un vide qui, étant infini, ne laisse de place au néant.

PLUTÔT que d'arpenter quotidiennement une page blanche, pourquoi ne pas remonter à la première où y est noté ce moment où, la randonnée solitaire arrivée à la fin de la terre, mon regard basculât, les derniers traits rougeoyants d'un soleil vieillissant englouti par l'océan, dans l'éther constellé, et comme l'espace se courbe dans une vision lenticulaire de l'univers, le voyage repasse par l'astre bolide qui te transporte dans l'immensité du vide, et si le fil tressé des mots usés de ton bagage ne s'est rompu dans une contrée innommée, alors tu retombes sur tes deux pieds en équilibre sur un rocher.

LA tête encore dans le ciel et les deux pieds sur la terre je recueille, au retour d'un voyage inspiré par une cosmogonie personnelle où la force d'attraction du froid absolu du vide originel aspire l'éther où se consomment les éléments divers de l'univers, les pensées bricolées de ce poème m'assurent, en s'appuyant les rimes dont les retours animent une écriture qui s'aventure dans le vide des pages blanches sur lesquelles je me penche, qu'aussi longtemps que l'expansion de l'espace animera la flèche du temps, l'univers ne sera absorbé par le néant.

DANS cette posture de redevoir la connaissance de son histoire à l'aire vierge des pages où, jusqu'aux dernières heures des jours décalés de mes nuits, je culbute la phrase brute tant que des rimes d'écolier ne délivrent, au détour d'une tournure avenante, la pensée convaincante sur l'expansion du vide de l'espace nécessaire aux évolutions de sa trace je me dois de n'oublier, dans l'après-coup de la performance, que c'est comme l'ouvrage les entend et non comme les dicterait mon esprit que les mots attendus par ceux qui les précèdent s'agentent sous les yeux de l'hébéte que je suis.

poème relu et modifié, le samedi 7 mars 2026.

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :
“*L'hébétude dont je parle*”, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter

- Pour une visite de mon site internet

- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements